

當な事に變りは無い。『詩人が自己を目して單一の思想を盛つた小さな鑛金の盃を彫琢する者としか考へない様になる時代が來れば、詩は最早それ自ら單なる形式と影、又は魂なき形骸に過ぎざるものとなるであらう。全く死物となつて仕舞ふてあらう。』我が佛蘭西の詩は幸にして現代に於て全く哲學的、倫理的、社會的觀念の爲に生氣を賦與された。ギョーは之を指摘する爲にラマルチン、ヴィニ、ミュー等近代の詩人を一々吟味してゐる。彼は特に吾人の間に最も長い生命を保つて、従つて最も長い間その人格の上に十九世紀を代表した人即ちヴィクトール、ユーゴーを擇んで論じてゐる。ユーゴーと共に詩は一社會全體のあらゆる事物に對する思想感情を要約し、反映する點に於て始めて眞に社會的となつた。『吾人はユーゴーからして一種の哲學的、倫理的若くは社會的教理を抽出す事が出來やう。』素より是が一個の哲學であると云ふ結論は必しも此處から出て來ない。然乍らヴィクトール、ユーゴーが世人の幾度か反復せる如く單に空想一方で無かつた事は争はれない。『彼は一個の思想家であつた。』少くとも彼自らがパンシユールとソンジュールとの間に設けた區別即ち前者は進んで意志するに反し後者

は單に受身になると云ふ様な區別を立てないならば。』然し此意味に於てはユーゴーは寧ろ一個の偉大なるソンジュールとも見られやう。然乍ら『此種の深い思想は大多數の天才の特色であつて、彼等は皆自己の思想を制御したと云ふよりも寧ろ思想その者に驅られた者である。』ユーゴーの所説を完全に評釋し終つた後には更にシリブリアドムやルコント、ド、リールの様なユーゴーの後繼者が其詩の中に導き來つた主張も論評されてゐる。

(九) 小説や詩の發達と共にギョーは又文體のそれをも論じてゐる。從來文體論の試みられたものは純然たる文學的見地若くはスペンサーの様に『力と注意との最小費量』と云つた様な餘りに器械的なる見地を出づるものが稀であつた。然るにギョーは文體をば『共感的交渉』並に『審美的社會性』の機關であると考へた。是實に此問題に對する新しい、面白い見地である。彼は特に散文が次第々々に『詩的』となる變化を力説してゐるが、而かもそれは『詩的』と云ふ言葉の古い意味、即ち徒らに文體の裝飾や彫琢の試みを意味するので無くて、形式と内容との全的順應、或はリ

ズムや形象と感性的思想との調和によつて生ずる『表示的及び特に暗示的效果』を意味するのである。

(十) 藝術の發達を見た後ギョーはその敗壞を研究して、所謂文學的頹廢期の眞因を探つた。彼はデカタンと癡狂派と神經病者とを相似たるものとなし、それ等の文學を研究してゐる。美的感情はその大部分神經的感染に還元せらるるからして文學や戯曲の方面の力強い天才が一般に徳操よりも寧ろ不徳を好むて描寫する理由は會得せられる。『不徳とは激情が個人を支配する場合に起るが、さて此激情なるものは其性質上明に感染的である。而かも強ければ強い程、又放埒なればなる程尙更然りである。』肉體の方面に於ても病氣は健康よりも一層感染的性質を有する。藝術の方面に於て生を表現するにそのあらゆる不正や窮乏や苦患や狂愚や卑陋をその儘に寫すことは、往々にして看過す可らざる道義的社會的危険を齎すことがある。『全て共感的なるものは多少の程度に於て感染的である。何となれば共感作用その者は感染と云ふ事の醇化せられた一形式に外ならぬから

である。』果して然らば道德上の淪落は文學その者を通じて全社會に普及せしめらる、事もあり得る。審美的方面では精神に異常ある連中は彼等が苦悶の叫びを吾人の心に呼び起すその共感の力によつて吾人に取つて頗る危険な友となるのである。ギョーは結論して曰く『兎に角精神病者の文學は吾人に取つて唯一の愛好の對象となつてはならぬ。而て若し一の時代が現代の様に徒らに斯の如きものを好むならば、それは是によつて只自己の缺點短所を誇大するばかりである。』わか近代文學の最大缺點の中には、ダンテの所謂生前喜びある時にも尙涙を垂れて居つた人々の住まへる地獄圏をば、日一日と擴大して行きつゝある事をも教へなければならぬ。

(十一) 上來梗概を述べた書物に於てギョーは吾人がそのオリジナリテを看過す可らざる而て予輩の既に他の處に於て其の意義を指摘したる (*La Femme, l'Art et la Religion selon Guyau*, 參照) 一種の見地に立つてゐる。それは即ち社會的見地から藝術に對して企てられた最初の深奥な研究である、吾人は單に之を社會的見地

と言はない。何となればギョーの研究したものは常に藝術と社會的環境との相互影響のみでなく、彼は實に藝術その者の本質について純然たる社會學的概念を提供し、且その主なる形式の下に此觀念の應用を指示したからである。ギョーは宗教をば先づ社會の高級民の間から、次では徐々たる感染によつて下級民の間からも次第に衰微し消滅すべき運命を有するものと見たからして、藝術の社會的性質及び影響に對して尙更重大なる意義を賦與したのである。獨斷的宗教が吾人の理想的要求を満足せしむる事益々不十分となるに従ひ、藝術は益々哲學と提携して是に取つて代はる事が必要になつて來る。但し此場合に藝術は理論を借りるのが目的ではなく、寧ろ感興の刺激を哲學から受けるのが目的である。「人間の道徳は斯の如き價を拂つて初めて得られる。幸福も亦然りである。」斯の如くして、ギョーに従へば偉大なる詩人や藝術家は他日民衆の先達となりトグマ無き社會的宗教の傳導師となるべきである。「多少豫言者としての自信を有する事は眞個の詩人の特色である。而かも是れ必竟無理であらうか。すべて偉人は自己獨得の天才を感知するが故に又自ら神の攝理を感ずるものである。」

本書の中には實にギョーの根本的特長がよく現れてゐる。即ち徹底的分拆と同時に思想の廣汎なる事、幽玄と詩趣との調和、情熱と結びついた頭腦の正確などがそれ此の點からして吾人は寔に彼れが作つた次の如き美しい詩句を彼自身に對して當て嵌める事が出来る。その句に曰く

*Droit comme un rayon de lumiere,*

*Et comme lui vibrant et chaud.*

と。宇宙的生命及び共感は彼が哲學者としての標榜であつたと同時に、彼は又詩人として之を藝術上に標榜したのである。彼は次の言葉によつて彼自身を描き又眞個の藝術家なる者を描いたのである、曰く「太陽の光線を理解せん爲にはそれと共に顫動する事が必要である。月光に浴しては之と共に夜の闇にふるひ戦かねはならぬ。ほの蒼い星の光や若くは金色に輝くそれに對しては又之と共に震顫する事が必要である。夜と云ふものを理解せん爲には暗々たる空間や漠々として測り知る可らざる無限空の戦きが自己の身内に浸み渡るのを感じなければ

ばならぬ。陽春を感じんとすれば長閑な大氣の中に胡蝶が散らして行く美しい粉を吸つてその翼の軽やかな趣を多少自己の胸に経験しなければならぬ」と。かくて藝術は殆ど普遍的共感と云ふ事と同義になり、その本領は事象の精神を把握して之を表現する「言ひ換へれば個體を全體に、時間を永劫に結び付けるものを」把握し表現する所にあると云ふ事になる。然乍ら此無限に廣かれる大生命を人間の生命との結合は個性によつて築かれた境界を斥け、又止むを得ずんば個性に於ける排外的利己的なるものを破壊して始めて現はるゝ結果である。感情はその交感的社會的な性質を以て人間その者となり、其最高究極の表出となり得るのである。若夫れその特有の個性に至つては寧ろ左迄意義のあるものでは無い。思ふに何人もギョーより一層よく此眞理を理解し得た者は曾て無からう、彼の精神は常に爾く無關心性に富むてゐたのである。彼曰く「わが愛は我れ自らよりもより多く潑瀾であり、より多く眞である。人間は流轉し、その生命は是と共に滅び去つても、感情は留つて去らぬ。吾等人間の或者が往々爾く容易にその生命を或る高い感情の爲に抛つ所以のものは、實に此感情がそれ自身、彼等の眼には、彼等の

個人的存在の他の全ての第二義的事實よりも、より多く實在的に見えるが爲である。其の前には全てのものが消滅し、否定せられ去るのも寧ろ當然である。斯の如き感情は吾人にとつて、普通吾人の身體と呼ぶるものよりも更に眞である。そは實に吾人の身體に生氣を賦與する心臓である。而て生命に於て先第一に重すべきものは實に此心臓である。例へば、學者が全く自然的に「その生命を捧げて人間の知識を形造る」所以は此處にある。實在の形成、生の表現たる藝術が其眞の表出となり、且社會價值を有するに至る爲には「全ての生命を活かし又支配する」而て「生命の中にのみ價值を有する」思想や感情を醇化しつゝ之を鮮かに表現するの外はない。

尙著者は此理論に基いて事象に於ける意義——全ての事象に對して一種の興味を賦與するものを求めんとする不漸の焦慮を示してゐる。彼は根本から次の事を確信してゐた、即ち種々の事物や生物に於て吾人の興味を惹かず、或は却て吾人の不興を買ふ一切のものは只理解せられないのであると。又愛着の眼、若くは寛容の眼を以て事物を見んが爲には、只事物存在の眞の理由を發見さへすればよい

と。思ふに彼の心には全て真正の詩人に於て見るが如く自然の全體に亘つて之を有情化するに足る程の充分な情緒と共感性とが具はつてゐたに違ない。彼は自分の鼓動を聴いても尙普遍的生命の或る種の顫動が其處に及んでゐるのを感じた。彼は自然に對して人間の胸の反響を賦與しつゝ之を擴大すると共に又人間の胸の中に一切の自然を包容せしめつゝ之を擴大したのである。然し彼は詩人であると同時に哲學者であつた。故に彼は徒らに幻想に晦まされず、吾等が事物と吾等との間に設定せんと試むる通商關係に於て、供給者は常に吾人自らなることをよく考量して居た。人間の共感と云ふものは愛嬌と同じく、何等の期待なく只突き進むて對象に徹到する。然し與へると云ふ事は既に或意味に於て受ける事である。而て此場合にもそれ丈けてよいのである。斯の如くして自然の中にあらゆる理想を見出し得る人に取つて、最大の愉樂は正に其自然から逸出しなない事である。極めて高い憧憬と雖も此低く深い基礎即ち實在に立たなければ何等の價値も無からう。ギョーが其の絶えず高揚する思想感情を表出せる場合のかの極端に單純な調子は思ふに此處から來てゐるに違ない。又彼の絶對的真率性

と結合せる説伏的の力ある趣も此處から來てゐるに相違ない。彼の書いた物は全て高尚な無關心性が浸み込めてゐる個人的であると同時に頗る超個人的である。吾人は之に對して何處にも自己を肯定せんと欲する人に面接してゐると云ふ感じを起さず、寧ろ到る處知己に邂逅するの思がある。既に述べた通り、彼れに従へば吾人は藝術上の作品に對して恰も自然の作物に對すると同様に共感しなければならぬ。『何となれば人間の思想は生物の個性と同しく之を理解せん爲には先づ之を愛する必要があるからである。』故に吾人は單純な一冊の本を讀む場合にも尙好意を以て之に向はなければならぬ。『愛情は理解を與へるものである。』斯く説き來つて彼は更に次の様な美しい文句を添へてゐるが、吾人は之を取つて又藝術に關する彼自身の著作に當て嵌める事が出來やう。曰く『愛讀の書物は猶死も閉ざし得ない様に明に見開いた眼である。そこには輝ける光の中に人間的存在の最も深い思想が常に現はれてゐるのである』と。

[1]

Le spectre du réel traverse ta pensée  
.....

.....  
Tout en te disant chef de la création,  
Tu la vois ; elle est là, la grande vision,  
Elle monte, elle passe, elle emplit l'étendue,  
.....

[2]

Ton accent est plus doux que ta voix ; ton sourire  
Plus joli que ta bouche, et ton regard plus beau  
Que tes yeux : la lumière efface le flambeau.

[3]

Moïse, pour l'autel, cherchait un statuaire ;  
Dieu dit : " Il en faut deux ; " et dans le sanctuaire  
Conduisit Oliab avec Béiséel ;  
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

[4]

Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux ;

[5]

Are not the mountains, waves and skies a part  
Of me and of my soul, as I of them ?

[6]

Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,  
Dans tout ce qui se meut une âme est répandue ;

Que ces astres brillants sur nos têtes semés  
Sont des soleils vivants et des feux allumés ;  
Que l'océan frappant sa rive épouvantée.  
Avec ses flots grondants roule une âme irritée ;

Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,  
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu.

[7]

Je suis celui qui suis.

Par moi seul enfanté, de moi-même je vis ;  
Tout nom qui m'est donné me voile ou me profane  
Mais, pour me révéler, le monde est diaphane.  
Rien ne m'explique, et seul j'explique l'univers ;  
On croit me voir dedans, on me voit à travers ;

*Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore.  
Eh ! qui peut séparer le rayon de l'aurore ?  
Celui d'où sortit tout contenait tout en soi.  
Ce monde est mon regard qui se contemp'e en moi.*

[8]

Le regard de la chair ne peut pas voir l'esprit !  
Le cercle sans limits, en qui tout est inscrit,  
Ne se concentre pas dans l'étroite prunelle.  
Quelle heure contiendrait la durée éternelle ?  
Nul œil de l'infini n'a touché les deux bords :  
Elargissez les cieux, je suis encor dehors.

Je franchis chaque temps, je dépasse tout lieu ;  
Hommes, l'infini seul est la forme de Dieu.

[9]

Trouvez Dieu ! son *idée* est la raison de l'être,  
L'œuvre de l'univers n'est que de la connaître.

Vers celui dont le monde est l'émanation,  
Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration.  
L'éternel mouvement qui régit la nature  
N'est rien que cet élan de toute créature  
Pour conformer sa marche à l'éternel dessein,  
Et s'abîmer toujours plus avant dans son sein.

[10]

La raison est le culte et l'autel est le monde.

[11]

...Pourtant chaque atome est un être,  
Chaque globule d'air est un monde habité ;  
Chaque monde y régit d'autres mondes, peut-être,  
*Pour qui l'éclair qui passe est une éternité !*  
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,

Ils ont leurs jours, leurs nuits, leur destin et leur place,  
La vie et la pensée y circulent à flot ;  
Et, pendant que notre œil se perd dans ces extases,  
Des milliers d'univers ont accompli leurs phases  
Entre la pensée et le mot.

[12]

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :  
" Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?  
" A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,  
" De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres ?  
" La mousse imperceptible est indigne de toi...  
" — Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi !... "  
L'aigle, vers le rayon s'élevant dans la nue,  
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue ;  
Et quand il ont atteint son horizon nouveau,  
A son œil confondu tout parut de niveau.  
" Eh bien ! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,

“ Si pour moi la montagne est plus haute que l’herbe.  
“ Rien n’est grand ni petit devant mes yeux géants ;  
“ La goutte d’eau me peint comme les océans ;  
“ De tout ce qui me voit je suis l’astre et la vie ;  
“ Comme le cèdre altier, l’herbe me glorifie ;  
“ J’y chauffe la fourmi, des nuits j’y bois les pleurs,  
“ Mon rayon s’y parfume en traînant sur les fleurs.  
“ Et c’est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,  
“ D’un œil pour tous égal voit toute la nature ”.

[13]

Pressentiments secrets, malheur senti d’avance.  
*Ombre des mauvais jours qui souvent les devance !*

[14]

*...ce vide immense.*  
Et cet inexorable ennui,  
Et ce néant de l’existence,  
*Cercle étroit qui tourne sur lui.*

[15]

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,  
Non, non, n’espérez pas que sa rage assouvie  
Endorme le malheur,  
Jusqu’à ce que la mort, ouvrant son aile immense,  
Engloutisse à jamais dans l’éternel silence  
L’éternelle douleur.

[16]

Le sage en sa pensée a dit un jour : “ Pourquoi.  
Si je suis fils de Dieu, le mal est-il en moi ?  
.....  
Est-il donc, ô douleur, deux axes dans les cieux,  
Deux âmes dans mon sein, dans Jéhovah deux dieux ? ”  
Or l’esprit du Seigneur, qui dans notre nuit plonge,

Vit son doute et sourit ; et l’emportant en songe  
Au point de l’infini d’où le regard divin  
Voit les commencements, les milieux et la fin ;  
“ Regarde,” lui dit-il...

[17]

Et son sens immortel, par la mort transformé.  
Rendant aux éléments le corps qu’ils ont formé,  
Selon que son travail le corrompt ou l’épure,  
*Remonte ou redescend du poids de sa nature !*  
Deux natures ainsi combattent dans son cœur.  
Lui-même est l’instrument de sa propre grandeur ;  
Libre quand il descend, et libre quand il monte,  
Sa noble liberté fait sa gloire ou sa honte.  
*Descendre ou remonter, c’est l’enfer ou le ciel.*

[18]

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,  
L’homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

[19]

C’est la cendre des morts qui créa la patrie !  
.....  
Marchez ! l’humanité ne vit pas d’une idée !  
Elle éteint chaque soir celle qui l’a guidée ;  
Elle en allume une autre à l’immortel flambeau ;  
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,  
Les générations emportent de ce monde  
Leurs vêtements dans le tombeau.

Tous sont enfants de Dieu ! L’homme, en qui Dieu travaille,  
Change éternellement de formes et de taille :  
Géant de l’avenir à grandir destiné,  
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme  
Des membres élargis font éclater sur l’homme

Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine  
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,  
Et revient ruminer sur un sillon pareil ;  
C'est l'aigle rajenni qui change son plumage,  
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,  
De plus hauts rayons de soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,  
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,  
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !  
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?  
Regardez en avant, et non pas en arrière :  
Le courant roule à Jéhova !

[20]

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.  
...Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
A force de rester studieuse et pensive,  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler ;  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

[21]

Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations...  
J'élève mes regards, votre esprit me visite,  
La terre alors chancelle et le soleil hésite ;

Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.  
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux,

— 6 —

Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,  
*Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre...*  
J'ai marché devant vous, triste et seul dans ma gloire.

...Marchant vers la terre promise,  
Josué s'avancait pensif et pâlissant,  
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

[22]

Ainis le divin Fils parlait au divin Père.  
Il se prosterne encore, il attend, il espère,  
Mais il remonte et dit : " Que votre volonté  
Soit faite, et non la mienne, et pour l'éternité."  
—Une terreur profonde, une angoisse infinie  
Redoublent sa torture et sa lente agonie ;  
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.  
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;  
La terre sans clartés, sans astre et sans aurore,  
—*Et sans clartés de l'âme, ainsi qu'elle est encore,*—  
Frémissait. Dans le bois il entendit des pas,  
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

S'il est vrai qu'au jardin des saintes Ecritures  
Le fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté,  
Muet, aveugle et sourd aux cris des créatures,  
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,  
*Le juste opposera le dédain à l'absence,*  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
*Au silence éternel de la Divinité.*

[23]

Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,  
Ne me laisse jamais seul avec la nature,

— 7 —

Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.  
Elle me dit : . . . . .  
" Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,  
A côté des fourmis les populations ;  
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,  
J'ignore en les portant les noms des nations.  
On me dit une mère et je suis une tombe.  
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,  
Mes printemps ne sont pas vos adorations.  
Avant vous j'étais belle et toujours parfumée,  
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,  
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,  
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.  
Après vous, traversant l'espace où tout s'élançe,  
J'irai seule et sereine, en un chaste silence ;  
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers."

[24]

Et j'ai dit à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :  
" Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes ;  
*Aimez ce que jamais on ne vera deux fois !*"  
. . . . .  
Vives, froide nature, et revivez sans cesse...  
. . . . .  
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,  
*J'aime la majesté des souffrances humaines ;*  
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

[25]

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître.  
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Leurs déclamations sont comme des épées ;  
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant ;  
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

[26]

... Marchant à la mort, il meurt à chaque pas.  
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père ;  
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère ;  
Et, sans parler du corps qu'il faut ensevelir,  
*Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?*

*Ah ! c'est plus que mourir, c'est survivre à soi-même.*  
*L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.*  
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant ;  
Le désespoir l'habite et le néant l'attend.

[27]

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,  
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,  
Nous n'avons pas plutôt ce roseau dans la main,  
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments  
Que deux êtres mortels échangeaient sur terre,  
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,  
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère  
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,  
Et des astres sans nom, que leur propre lumière  
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,  
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,  
La source desséchée où vacillait l'image

De leurs traits oubliés ;

Et sur tous débris joignant leurs mains d'argile,  
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,  
Ils croyaient échapper à *cet être immobile*  
*Qui regarde mourir.*

[28]

L'oubli, ce vieux remède à l'humaine misère,  
Semble avec la rosée être tombé des cieux.  
Se souvenir, hélas ! — oublier, — c'est sur terre  
Ce qui, selon les jours, nous fait jeunes ou vieux

...En traversant l'immortelle nature,  
L'homme n'a su trouver de science qui dure,  
Que de marcher toujours, et toujours oublier.

...  
Eveillons au hasard les échos de ta vie,  
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,  
Et que ce soit un rêve et le premier venu ;  
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie.

[29]

A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.

[30]

Les lilas au printemps seront toujours en fleurs

[31]

Il est doux de pleurer, il est doux de sourire  
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

Une larme a son prix, c'est la sœur du sourire.

[32]

Il se peut que l'on pleure à moins que l'on ne rie.

Dis-moi quels songes d'or nos chants vont-ils bercer ?  
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?

...Dans la pauvre âme humaine,  
La meilleure pensée est toujours incertaine,  
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

[33]

Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard.

...  
Fair une perle d'une larme.

[34]

Je me suis étonné de ma propre misère,  
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir.

[35]

Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes

...  
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis ; — malgré moi l'infini me tourmente  
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir.

...  
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,  
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

...  
Le doute a désolé la terre ;  
Nous en voyons trop ou trop peu.

[36]

En se plaignant on se console.

[37]

J'ai voulu partir et chercher  
Les vestiges d'une espérance.

[38]

Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;  
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

[39]

Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes.  
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.

.....  
Eh bien, prions ensemble...

Maintenant que vos corps sont réduits en poussière  
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.

[40]

Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,  
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil.

.....  
Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade

Que don Juan déguisé chante sous un balcon ?  
—Une mélancolique et piteuse chanson,  
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.  
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.  
Comme il est vif, joyeux ! avec quelle prestesse  
Il sautille !—On dirait que la chanson caresse  
Et couvre de langueur le perfide instrument,  
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement  
Tourne en dérision la chanson elle-même,  
Et semble la railler d'aller si tristement.  
Tout cela cependant fait un plaisir extrême.—  
C'est que tout en est vrai,—*c'est qu'on trompe et qu'on aime ;*

*C'est qu'on pleure en riant ;—c'est qu'on est innocent  
Et coupable à la fois ;—c'est qu'on se croit parjure  
Lesqu'on n'est qu'abusé ; c'est qu'on verse le sang  
Avec des mains sans tache, et que notre nature  
A de mal et de bien pétri sa créature.*

[41]

ALBERT

Non, quand leur âme immense entra dans la nature,  
Les dieux n'ont pas tout dit à la matière impure  
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.  
C'est une vision que la réalité.  
Non, des flacons brisés, quelques vaines paroles  
Qu'on prononce au hasard et qu'on croit échanger,  
Entre deux froids baisers quelques rires frivoles,  
Et d'un être inconnu le contact passager,  
Non, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même un rêve...

RODOLPHE

Quand la réalité ne serait qu'une image,  
Et le contour léger des choses d'ici-bas,  
Me préserve le ciel d'en savoir davantage !  
Le masque est si charmant que j'ai peur du visage,  
Et, même en carnaval, je n'y toucherais pas.

ALBERT

Une larme en dit plus que tu n'en pourrais dire.

[42]

Oui, oui, tu le savais et que dans cette vie  
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir  
.....  
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,  
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.

Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,  
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin  
D'expirer, comme toi, pour un amour divin!

[43]

Qu'est-ce donc ? en rêvant à vide  
Contre un barreau,  
Je sens quelque chose d'humide  
Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme  
Qui tombe ainsi,  
Et coule de mes yeux sans charme  
Et sans souci.

Elle a raison, elle veut dire :  
Pauvre petit,  
A ton insu, ton cœur respire,  
Et t'avertit

Que le peu de sang qui l'anime  
Est ton seul bien,  
Que tout le reste est pour la rime  
Et ne dit rien.

*Mais nul être n'est solitaire*  
*Même en pensant,*  
Et Dieu n'a pas fait pour te plaire  
Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère  
D'un air moqueur,  
Tes amis, ta sœur et ta mère  
Sont dans ton cœur.

Cette pâle et faible étincelle  
Qui vit en toi,  
Elle marche, elle est immortelle  
Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même  
La recevoir,  
Et l'on songe à tout ce qu'on aime  
Sans le savoir.

[44]

Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,

Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !  
.....

[45]

O toi que nul n'a pu connaître,  
Et n'a renié sans mentir,  
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,  
Et demain me feras mourir !

De quelque façon qu'on t'appelle,  
Bramah, Jupiter ou Jésus,  
Vérité, justice éternelle,  
Vers toi tous les bras sont tendus.

.....

Ta pitié dut être profonde,  
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,  
Cet admirable et pauvre monde  
Sortit en pleurant du chaos !

Puisque tu voulais le soumettre

Aux douleurs dont il est rempli,  
Tu n'aurais pas dû lui permettre  
De t'entrevoir dans l'infini.

Si ta chétive créature  
Est indigne de t'approcher,  
Il fallait laisser la nature  
T'envelopper et te cacher.

.....  
.....  
Si la souffrance et la prière  
N'atteignent pas ta majesté,  
*Garde ta grandeur solitaire,*  
*Ferme à jamais l'immensité.*

[46]

Brise cette voûte profonde  
Qui couvre la création ;  
Soulève les voiles du monde,  
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

[47]

Rien n'est beau que le vrai, dit un vers respecté :  
Et moi je lui réponds, sans crainte d'un blasphème :  
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté.

[48]

Le savant dit : Comment ? Le penseur dit : Pourquoi ?

Passe ta vie  
A labourer l'écume et l'onde

[49]

L'horreur constellée et sereine !  
L'insondable

Au mur d'airain ..

L'obscurité formidable  
Du ciel serein.

[50]

Tout se creuse sitôt que tu tâches de voir ;  
Le ciel est le puits clair, la mort est le puits noir,  
Mais la clarté de l'un, même aux yeux de l'apôtre,  
N'a pas moins de terreur que la noirceur de l'autre.

[51]

...Après un long acharnement d'étude,

[52]

“ Ce monde est un brouillard, presque un rêve,”  
“ Tout est mêlé de tout.”

Création ! figure en deuil ! Isis austère !

Enfin te rends-tu compte un peu du vaste rêve  
Où ton destin commence, où ton destin s'achève,  
Qu'on nomme l'univers, et qui flotte infini ?

[53]

Sur tes religions, dieux, enfers, paradis,  
Sur ce que tu bénis, sur ce que tu maudis,  
Tu sens la pression du monde formidable.

[54]

Renonce à fatiguer la réel de tes songes.

[55]

L'homme seul peut parler, et l'homme ignore, hélas

[56]

L'immensité du fait prodigieux dépasse  
L'ombre, le jour les yeux, les chocs, le temps, l'espace ;  
Elle est telle, et le *point de départ* est si loin,  
Que, tous étant *agents*, personne n'est *témoin*.

[57]

D'où viens-tu ? Je ne sais.—Où vas-tu ? Je l'ignore.—  
L'homme ainsi parle à l'homme et l'onde au flot sonore.  
Tout va, tout vient, tout meurt, tout fuit.  
Nous voyons fuir la flèche et l'ombre est sur la cible ;  
L'homme est lancé, Par qui ? vers qui ?—Dans l'invisible.

[58]

Le mal semble identique au bien dans la pénombre ;  
On ne voit que le pied de l'échelle du Nombre,  
Et l'on n'ose monter vers l'obscur infini.

[59]

La chose est pour la chose ici-bas un problème,  
L'être pour l'être est sphinx, L'aube au jour paraît blême ;  
L'éclair est noir pour le rayon.  
Dans la création vague et crépusculaire,  
Les objets effarés qu'un jour sinistre éclaire,  
Sont l'un pour l'autre vision.

[60]

Nous avons dans l'esprit des sommets, nos idées,  
Nos rêves, nos vertus, d'escarpements bordées,  
Et nos espoirs construits si tôt.

[61]

Nous sommes ce que l'air chasse au vent de son aile ;  
Nous sommes les flocons de la neige éternelle  
Dans l'éternelle obscurité.

— 18 —

[62]

...L'infini semble à peine  
Pouvoir contenir l'inconnu.

Toujours la nuit ! jamais l'azur ! jamais l'aurore !  
Nous marchons. Nous n'avons point fait un pas encore  
Nous rêvons ce qu'Adam rêva ;  
La création flotte et fuit, des vents battue ;  
Nous distinguons dans l'ombre une immense statue,  
Et nous lui disons : "Jéhovah !"

[63]

Un spectre m'attendait dans un grand angle d'ombre,  
Et m'a dit :

"Le muet habite dans le sombre.

L'infini rêve, avec un visage irrité.  
L'homme parle et dispute avec l'obscurité,  
Et la larme de l'œil rit du bruit de la bouche.  
Tout ce qui vous emporte est rapide et farouche.  
Sais-tu pourquoi tu vis ? sais-tu pourquoi tu meurs ?  
Les vivants orageux passent dans les rumeurs,  
Chiffres tumultueux, flots de l'océan Nombre.  
Vous n'avez rien à vous qu'un souffle dans de l'ombre.

[64]

Les êtres sont épars dans l'indicible horreur.  
L'ombre en étouffe plus que le jour n'en anime.

[65]

Après t'avoir montré l'atome (*l'homme*) outrageant tout,  
Il faut bien te montrer la *grande ombre* debout.

.....  
Comment dire : la vie est cela ; la vertu  
Est cela ; le malheur est ceci ;—qu'en sais-tu ?

— 19 —

Où sont tes poids ? Comment peser des phénomènes  
Dont les deux bouts s'en vont bien loin des mains humaines,  
Perdus, l'un dans la *nuît*, et l'autre dans le *jour* ?

.....  
..... Voici les astres,  
Autour de tes bonheurs, autour de tes désastres,  
Autour de tes serments à bras tendus prêtés,  
Et de tes jugements et de tes vérités,  
Les constellations colossales se lèvent ;  
Les dragons sidéraux s'accroupissent et rêvent  
Sur toi, muets, fatals, sourds, et tu te sens nu  
Sous la *prunelle d'ombre* et sous l'*oeil inconnu*.  
.....  
L'univers met sur toi, dans l'espace vermeil,  
La *nuît*, ce va-et-vient mystérieux et sombre  
De flambeaux descendant, montant, marchant dans l'*ombre*.

[66]  
...l'obscurité formidable  
Du ciel serein.

[67]  
Cet océan où l'être insondable repose.

[68]  
L'être est morne, odieux à sonder, triste à voir.  
De là les battements d'ailes du désespoir.

.....  
Oh ! si le mal devait demeurer seul debout,  
Si le *mensonge immense* était le fond de tout,  
Tout se révolterait. Oh ! ce n'est plus un temple  
Qu'aurait sous les yeux l'homme en ce ciel qu'il contemple.

.....  
De tout ce qui paraît, disparaît, reparait,

Une *accusation lugubre* sortirait

[69]

Le cheval doit être manichéen :  
Arimane lui fait du mal, Ormus du bien ;  
Tout le jour, sous le fouet il est comme une cible,  
Il sent derrière lui l'affreux maître invisible,  
Le démon inconnu qui l'accable de coups :  
Le soir, il voit un être empressé, bon et doux,  
Qui lui donne à manger et qui lui donne à boire,  
Met de la paille fraîche en sa litière noire.  
Et tâche d'effacer le mal par le calmant,  
Et le rude travail par le repos clément ;  
Quelqu'un le persécute, hélas ! mais quelqu'un l'aime.  
Et le cheval se dit : " Ils sont deux. " — C'est le même

[70]

L'immensité dit : " Mort ! " L'éternité dit : " Nuit ! "  
.....  
Tout semble le chevet d'un immense mourant ;  
Tout est l'ombre ; pareille au reflet d'une lampe,  
Au fond, une lueur imperceptible rampe ;  
C'est à peine un coin blanc, pas même une rougeur.  
Un seul homme debout, qu'ils nomment le songeur,  
Regarde la clarté du haut de la colline ;  
Et tout, hormis le coq à la voix sibylline,  
Raille et nie ; et passants confus, marcheurs nombreux,  
Toute la foule éclate en rires ténébreux  
Quand ce vivant, qui n'a d'autre signe lui-même  
Parmi tous ces fronts noirs que d'être le front blême,  
Dit en montrant ce point vague et lointain qui luit ;  
" Cette blancheur est plus que toute cette nuit "

[71]

J'affirme celui  
Qui donne la beauté pour forme à l'absolu

[72]

Tu dis :—Je vois le mal et je veux le remède.  
Je cherche le levier et je suis Archimède.—  
Le remède est ceci : Fais le bien. Le levier,  
Le voici : Tout aimer et ne rien envier.  
Homme, veux-tu trouver le vrai ? Cherche le justic

[73]

Où serait le mérite à retrouver sa route,  
Si l'homme, voyant clair, roi de sa volonté,  
Avait la certitude, ayant la liberté?...  
Le doute le fait libre, et la liberté grand

[74]

Je suis celui que toute l'ombre  
Couvre sans éteindre son cœur

*L'immensité, c'est là le seul asile sûr.  
Je crois être banni si je n'ai tout l'azur*

[75]

Regarde en toi ce ciel profond qu'on nomme l'âme :  
Dans ce gouffre, au zénith, resplendit une flamme ;  
Un centre de lumière inaccessible est là.

.....  
Cette clarté toujours jeune, toujours propice,  
Jamais ne s'interrompt et ne pâlit jamais ;  
Elle sort des noirceurs, elle éclate aux sommets ;  
La haine est de la nuit, l'ombre est de la colère ;  
Elle fait cette chose inouïe, elle éclaire.

[76]

Tout la possède, et rien ne pourrait la saisir ;  
Elle s'offre immobile à l'éternel désir.  
Et toujours se refuse et sans cesse se donne.

[77]

Il est ! il est ! Re garde, âme. Il a son solstice,  
La conscience ; il a son axe, la justice.

[78]

Il faudrait s'écrier : J'aime, je veux, je crois !

Ce Dieu, je le redis, a souvent dans les âges  
Subi le hochement de tête des vieux sages ;

.....  
Soit. Mais j'ai foi. *La foi, c'est la lumière haute.*  
Ma conscience en moi, c'est Dieu que j'ai pour hôte.  
Je puis, par un faux cercle, avec un faux compas,  
Le mettre hors du ciel, mais *hors de moi, non pas.*  
Si j'écoute mon cœur, j'entends un dialogue,  
*Nous sommes deux au fond de mon esprit, lui, moi.*

[79]

En faisant ton devoir, tu fais à Dieu sa dette

La nature s'engage envers la destinée ;  
L'aube est une parole éternelle donnée.

.....  
Marche au vrai. *Le réel, c'est le juste...*

[80]

*J'ai rempli mon devoir, c'est bien, je souffre heureux.*  
Car toute la justice est en moi, grain de sable.  
*Quand on fait ce qu'on peut, on rend Dieu responsable ;*  
Et je vais devant moi, sachant que rien ne ment,

sûr de l'honnêteté du profond firmament !  
Et je crie : Espérez ! à quiconque aime et pense.

[81]

Etre juste, au hasard, dût-on être martyr,  
Et laisser hors de soi la justice sortir.  
C'est le rayonnement véritable de l'homme.

[82]

... Comprendre, c'est aimer.

Les plaines où le ciel aide l'herbe à germer,  
L'eau, les prés, sont autant de phrases où le sage  
Voit serpenter des sens qu'il saisit au passage.

.....  
*Bien lire l'univers, c'est bien lire la vie.*  
*Le monde est l'œuvre où rien ne ment et ne dévie,*  
*Et dont les mots sacrés répandent de l'encens.*  
*L'homme injuste est celui qui fait des contresens.*

[83]

*L'éternel est écrit dans ce qui dure peu :*  
Toute l'immensité, sombre, bleue, étoilée,  
Traverse l'humble fleur, du penseur contemplée ;  
*On voit les champs, mais c'est de Dieu qu'on s'éblouit ;*  
*Le lis que tu comprends en toi s'épanouit ;*  
*Les roses que tu lis s'ajoutent à ton âme.*

[84]

... Quand la tempête gronde,  
Mes amis, je me sens une foi plus profonde ;  
*Je sens dans l'ouragan le devoir rayonner,*  
*Et l'affirmation du vrai s'enraciner.*  
Car le péril croissant n'est pour l'âme autre chose  
Qu'une raison de croître en courage, et la cause  
S'embellit, et le droit s'affermite en souffrant.

*Et l'on semble plus juste alors qu'on est plus grand.*

[85]

Certes, je suis courbé sous l'infini profond ;  
Mais le ciel ne fait pas ce que les hommes font ;  
Chacun a son devoir et chacun a sa tâche ;  
Je sais aussi cela. Quand le destin est lâche,  
C'est à nous de lui faire obstacle rudement,  
*Sans aller déranger l'éclair du firmament.*

[86]

On fit donc une fosse, et Caïn dit : " C'est bien ! "  
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;  
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre  
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,  
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

[87]

Oh ! l'essence de Dieu, c'est d'aimer. L'homme croit  
Que Dieu n'est comme lui qu'une âme, et qu'il s'isole  
De l'univers, poussière immense qui s'envole ;  
.....  
Je le sais, Dieu n'est pas une âme, c'est un cœur.  
Dieu, centre aimant du monde, à ses fibres divines  
Battache tous les fils de toutes les racines,  
Et sa tendresse égale un ver au séraphin ;  
Et c'est l'étonnement des espaces sans fin  
Que ce cœur, blasphémé sur terre par les prêtres,  
Ait autant de rayons que l'univers a d'êtres.  
Pour lui, créer, penser, méditer, animer,  
Semer, détruire, faire. être, voir, c'est aimer.

[88]

*" S'il n'y avait pas puelpu'un qui aime, le soleil s'éteindrait."*

[89]

Au-dessus de la haine immense, quelqu'un aime.

[90]

. . . . . La surface est le vaste repos ;  
En dessous tout s'efforce, en dessus tout sommeille ;  
On dirait que l'obscur immenseité vermeille  
Qui balance la mer pour bercer l'alcyon,  
Et que nous appelons Vie et Création,  
Charinante, fait semblant de dormir, et caresse  
L'universel travail avec de la paresse.

[91]

*C'est du mal qui travaille et du bien qui se fait,*

. . . . .  
*La raison n'a raison qu'après avoir eu tort.*  
Les philosophes, pleins de crainte ou d'espérance,  
Songent et n'ont entre eux pas d'autre différence,  
En révélant l'Eden, et même en le prouvant,  
*Que le voir en arrière ou le voir en avant.*  
Les sages du passé disent : — L'homme recule ;  
Il sort de la lumière, il entre au crépuscule...

. . . . .  
Ils disent : bien et mal. Nous disons : mal et bien.

Mal et bien, est-ce là le mot ? le chiffre unique ?  
Le dogme ? est-ce d'Isis la dernière tunique ?  
Mal et bien, est-ce là toute la loi ! — La loi !  
Qui la connaît ? . . . . .  
Vous demandez d'un fait : *Est-ce toute la loi ?*

. . . . .  
Et qui donc ici-bas, qui, maudit ou béni,  
Peut de quoi que ce soit, force, âme, esprit, matière,  
Dire : — Ce que j'ai là, c'est la loi tout entière ;  
Ceci, c'est Dieu complet, avec tous ses rayons !

[92]

Non ! je ne donne pas à la mort ceux que j'aime !  
Je les garde, je veux le firmament pour eux,  
Pour moi, pour tous ; et l'aube attend les ténébreux :  
L'amour, en nous, passants qu'un rayon lointain dore,  
Est le commencement auguste de l'aurore ;  
Mon cœur, s'il n'a ce jour divin, se sent banni,  
Et, pour avoir le temps d'aimer, veut l'infini :  
Car la vie est passée avant qu'on ait pu vivre.

[93]

Les âmes vont s'aimer au-dessus de la mort.

[94]

“ Es-tu la mort, lui dis-je, ou bien es-tu la vie ? ”  
Et la nuit augmentait sur mon âme ravie,  
Et l'ange devint noir, et dit : “ Je suis l'amour. ”  
Mais son front sombre était plus charmant que le jour.  
Et je voyais, dans l'ombre où brillaient ses prunelles,  
Les astres à travers les plumes de ses ailes.

[95]

On entre plus heureux dans un devoir plus grand...  
Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt ; non, c'est pour faire  
De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère,  
C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.

[96]

Tout vit-il ? quelque chose. Ô nuit, est-ce quelqu'un ?

Une fleur souffre-t-elle, un rocher pense-t-il ?

. . . . .  
Vivants, distinguons-nous une chose d'un être ?

[97]

Mettre un pied sur un ver est une question ;  
Ce ver ne tient-il pas à Dieu ?

[98]

Sache que tout connaît sa loi, son but, sa route  
Que, de l'astre au ciron, l'immensité s'écoute ;  
Que tout a conscience en la création ;  
Et l'oreille pourrait avoir sa vision,  
Car les choses et l'être ont un grand dialogue.  
Tout parle ; l'air qui passe et l'alcyon qui vogue,  
Le brin d'herbe, la fleur, le germe, l'élément.  
T'imaginais-tu donc l'univers autrement ?  
Crois-tu que Dieu, par qui la forme sort du nombre,  
Aurait fait à jamais sonner la forêt sombre,  
L'orage, le torrent roulant de noirs limons,  
Le rocher dans les flots, la bête dans les monts,  
La mouche, le buisson, la ronce où croit la mûre,  
Et qu'il n'aurait rien mis dans l'éternel murmure ?

.....  
Non, tout est une voix et tout est un parfum ;  
Tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un ;  
Une pensée emplit le tumulte superbe.  
Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le Verbe.  
Tout comme toi gémit, ou chante comme moi,  
Tout parle. Et maintenant, homme, sais-tu pourquoi  
Tout parle ? Ecoute bien, c'est que vent, onde, flammes,  
Arbres, roseaux, rochers, tout est ! tout est plein d'âmes.

[99]

Ne réfléchis-tu pas, lorsque tu vois ton ombre ?  
Cette forme de toi, rampante, horrible, sombre,  
Qui, liée à tes pas comme un spectre vivant,  
Va tantôt en arrière et tantôt en avant ;  
Qui se mêle à la nuit, sa grande sœur funeste,

Et qui contre le jour, noire et dure, proteste,  
D'où vient-elle ? De toi, de ta chair, du limon  
Dont l'esprit se revêt en devenant démon ;  
De ce corps qui, créé par la faute première,  
Ayant rejeté Dieu, résiste à la lumière ;  
De ta matière, hélas ! de ton iniquité.  
Celle ombre dit : " Je suis l'être d'infirmité ;  
Je suis tombé déjà ; je puis tomber encore."  
L'ange laisse passer à travers lui l'aurore ;  
Nul simulacre obscur ne suit l'être normal ;  
Homme, tout ce qui fait de l'ombre a fait le mal.

[100]

Et d'abord, sache  
Que le monde où tu vis est un monde effrayant  
Devant qui le songeur, sous l'infini ployant,  
Lève les bras au ciel et racule terrible.  
Ton soleil est lugubre et la terre est horrible.  
Vous habitez le seuil du monde châtimé.  
Mais vous n'êtes pas hors de Dieu complètement ;  
Dieu, soleil dans l'azur, dans la cendre étincelle,  
N'est hors de rien, étant la fin universelle.

[101]

L'éclair est son regard, autant que le rayon ;  
Et tout, même le mal, est la création,  
Car le dedans du masque est encor la figure.  
.....  
A la fatalité, loi du monstre captif,  
Succède le devoir, fatalité de l'homme,  
Ainsi de toutes parts l'épreuve se consomme,  
Dans le monstre passif, dans l'homme intelligent,  
La nécessité morne en devoir se changeant,  
Et même remontant à sa beauté première,  
Va de l'ombre fatale à libre lumière.

[102]

L'être créé se meut dans la lumière immense.  
Libre, il sait où le bien cesse, où le mal commence ;  
Il a ses actions pour jouges.

*Il suffit*

*Qu'il soit méchant ou bon ; tout est dit, Ce qu'on fit,  
Crime est notre geôlier, ou vertu nous délivre.  
L'être ouvre à son insu, de lui-même, le livre ;  
Sa conscience calme y marque avec le doigt  
Ce que l'ombre lui garde ou ce que Dieu lui doit.  
On agit, et l'on gagne ou l'on perd à mesure.  
On peut être étincelle ou bien éclaboussure.*

*On s'alourdit, immonde, au poids croissant du mal ;  
Dans la vie infinie on monte et l'on s'élance,  
Ou l'on tombe : et tout être est sa propre balance.  
Dieu ne nous juge point. Vivant tous à la fois,  
Nous pensons, et chacun descend selon son poids.  
Toute faute qu'on fait est un cachot qu'on s'ouvre.  
Les mauvais, ignorant quel mystères les couvre,  
Les êtres de fureur, de sang, de trahison,  
Avec leurs actions bâtissent leur prison ;*

*L'homme marche sans voir ce qu'il fait dans l'abîme.  
L'assassin pâlirait s'il voyait sa victime :  
C'est lui !*

[103]

Grand Dieu ! nul homme au monde  
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,  
De dire que c'est toi qui l'as rendu méchant ;  
Car le méchant, Seigneur, ne t'est pas nécessaire.

[104]

—“ Le monde, quel qu'il soit, c'est ce qui dans l'abîme

N'a pas dû commencer et ne doit pas finir.  
Quelle prétention as-tu d'appartenir  
A l'unité suprême et d'en faire partie,  
Toi, fuite ! toi monade en naissant engloutie,  
Qui jettes sur le gouffre un regard insensé,  
Et qui meurs quand le cri de ta vie est poussé !

*Tu veux un Dieu, toi l'homme, afin d'en être !  
Si tu veux l'infini, c'est pour y reparaître.  
L'homme éternel, voilà ce que l'homme comprend.*

Dieu n'est pas ; nie et dors. Tu n'es pas responsable ;  
Ris de l'inaccessible, étant l'insaisissable.”

[105]

Pour tout dogme : “ Il n'est point de vertus ni de vices ;  
“ Sois tigre, si tu peux. Pourvu que tu jouisses,  
“ Vis n'importe comment pour finir n'importe où ;—”

Qu'il ne soit nulle part d'idéal, ni de loi ;  
Que tout soit sans réponse et demande pourquoi !

[106]

Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,  
Que des réductions de l'éternel sur l'homme.

[107]

Il faut à l'homme, en sa chaumière  
Des vents battu,  
Une loi qui soit sa lumière  
Et sa vertu ;

[108]

Un dogme est l'écureuil, guettant dans la forêt.

Qui, parce qu'il a pris un passereau, croirait  
Avoir tous les oiseaux du ciel bleu dans sa cage.

[109]

Pas de religion qui ne blasphème un peu.

[110]

As-tu vu méditer les ascètes terribles ?  
Ils ont tout rejeté, talmuds, korans et bibles.  
Ils n'acceptent aucun des védas, comprenant  
Que le vrai livre s'ouvre au foud du ciel tonnant,  
Et que c'est dans l'azur plein d'astres que flamboie  
Le texte éblouissant d'épouvante ou de joie.  
L'aigle leur dit un mot à l'oreille en passant :  
Ils font signe parfois à l'éclair qui descend ;  
Ils rêvent, fixes, noirs, guettant l'inaccessible,  
L'œil plein de la lueur de l'étoile invisible.

[111]

Il est ! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,  
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,  
Ne peut balbutier distinctement ce verba !  
Il est ! il est ! il est éperdument...

.....  
*Tout est le chiffre, il est la somme,  
Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.*

.....  
Contente-toi de dire :—il est, puisque la femme  
Berce l'enfant avec un chant mystérieux ;  
Il est, puisque l'esprit frissonne, curieux ;  
*Il est, puisque je vais le front haut ; puisqu'un maître  
Qui n'est pas lui m'indigne, et n'a pas le droit d'être.*

.....  
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,  
*Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit.*

[112]

Mais, s'il s'agit de l'être absolu qui condense  
Là-haut tout l'idéal dans toute l'évidence,  
Par qui, manifestant l'unité de la loi,  
L'univers peut, ainsi que l'homme dire : *Moi* ;  
De l'être dont je sens l'âme au fond de mon âme,

.....  
S'il s'agit du prodige immanent qu'on sent vivre  
Plus que nous ne vivons, et dont notre àme est ivre  
*Toutes les fois qu'elle est sublime.*

.....  
S'il s'agit du principe éternel, simple, immense,  
Qui pense puisqu'il est, qui de tout est le lieu,  
Et que, faute d'un nom plus grand, j'appelle Dieu,  
Alors tout change, alors nos esprits se retournent,  
.....  
Et c'est moi le croyant, prêtre, et c'est toi l'athée.

[113]

Adorer, c'est aimer en admirant. O cimes !  
Que le soleil est beau sur les sommets sublimes.

L'homme est un point qui vole avec deux grandes ailes,  
Dont l'une est la pensée et dont l'autre es l'amour.

[114]

O possibles qui sont pour nous les impossibles.

Je forcerai bien Dieu d'éclorre  
A force de joie et d'amour !

[115]

Nul être, âme ou soleil, ne sera solitaire.

[116]

C'était un front de vierge avec des mains d'enfant ;

Il ressemblait au lis que la blancheur défend ;  
Ses-mains en se joignant faisaient de lumière.  
Il me montra l'abîme où va toute poussière,  
Si profond, que jamais un écho n'y répond ;  
Et me dit : " Si tu veux, je bâtirai le pont."  
Vers ce pâle inconnu je levai ma paupière.  
" Quel est ton nom ? " lui dis-je. Il me dit : " La prière."

[117]

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;  
Je vous porte, apaisé,  
Les débris de ce cœur tout plein de votre gloire,  
Que vous avez brisé.

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes  
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !  
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,  
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent...

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive  
Par votre volonté.  
L'âme de deuil en deuil, l'homme de rive en rive  
Roule à l'éternité...

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire ;  
Rien ne lui fut donné dans ses rapides jours,  
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :  
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;  
Il vieillit sans soutiens.  
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;  
J'en conviens, j'en conviens !

Dans vos cieus, au delà de la sphère des nues,

Au fond de cet azur immobile et dormant,  
Peut-être faites-vous des choses inconnues,  
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

[118]

Dites, pourquoi, dans l'insondable  
Au mur d'airain,  
Dans l'obscurité formidable  
Du ciel serein...

Pourquoi, dans ce grand sanctuaire,  
Sourd et béni.  
Pourquoi, sous l'immense suaire  
De l'infini,

Enfouir vos lois éternelles  
Et vos clartés ?  
Vous savez bien que j'ai des ailes,  
O vérités !

[119]

Pourquoi vous cachez-vous dans l'ombre  
Qui nous confond ?  
Pourquoi fuyez-vous l'homme sombre  
Au vol profond ?

[120]

Que le mal détruise ou bâtisse,  
Rampe ou soit roi,  
Tu sais bien que j'irai, Justice.  
J'irai vers toi !

Beauté sainte, *Idéal qui germes*  
*Chez les souffrants,*  
*Toi par qui les esprits sont fermes,*

*Et les cœurs grands,*

Vous le savez, vous que j'adore,  
Amour, Raison,  
Qui vous levez comme l'aurore  
Sur l'horizon,

Foi ceinte d'un cercle d'étoiles,  
Droit, bien de tous,  
J'irai, Liberté qui te voiles,  
J'irai vers vous.

[121]

Vous avez beau, sans fin, sans borne,  
Lueurs de Dieu,  
Habiter la profondeur morne  
Du gouffre bleu,

Ame à l'abîme habituée  
Dès le berceau,  
Je n'ai pas peur de la nuée,  
Je suis oiseau.

Je suis oiseau comme cet être  
Qu'Amos rêvait,  
Que saint Marc voyait apparaître  
A son chevet,

Qui mêlait sur sa tête fière  
Dans les rayons,  
L'aile de l'aigle à la crinière  
Des grands lions.

[122]

Les lois de nos destins sur terre,

— 36 —

Dieu les écrit ;  
Et si ces lois sont le mystère,  
Je suis l'esprit.

J'ai des ailes, j'aspire au faite,  
Mon vol est sûr ;  
J'ai des ailes pour la tempête  
Et pour l'azur ;

Je gravis les marches sans nombre.  
Je veux savoir ;  
Quand la science serait sombre  
Comme le soir !

[123]

Vous savez bien que l'âme affronte  
Ce noir degré,  
Et que, si haut qu'il faut qu'on monte,  
Je monterai.

Vous savez bien que l'âme est forte  
Et ne craint rien  
Quand le souffle de Dieu l'emporte !  
• Vous savez bien

Que j'irai jusqu'aux bleus pilastres ;  
Et que mon pas,  
Sur l'échelle qui monte aux astres,  
Ne tremble pas !

[24]

Et la voix qui m'est chère  
Laissa tomber ces mots :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures rapides,

— 37 —

Suspendez votre cours !

[125]

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,  
Emu par ce tranquille et profond horizon,  
Examiner en moi les vérités profondes.  
" *Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon.*"

[126]

C'est une bienveillance universelle et douce,  
Qui dore comme une aube et d'avance attendrit  
Le vers qu'à moitié fait j'emporte en mon esprit,  
Pour l'achever aux champs avec l'odeur des plaines,  
Et l'ombre du nuage et le bruit des fontaines !

[127]

Et la fraternité, c'est la grande justice.

[128]

Béni soit qui me hait, et béni soit qui m'aime,  
.....  
Etre absous, pardonné, plaint, aimé, c'est mon *droit*...  
Tu me crois la Pitié : fils, je suis la Justice.  
Oh ! plaindre, c'est déjà comprendre. ....  
La grande vérité sort de la grande excuse...  
Dès que, s'examinant soi-même, on se résout  
A chercher le côté pardonnable de tout, ...  
Le réel se dévoile, on sent dans sa poitrine  
Un cœur nouveau qui s'ouvre et qui s'épanouit.

Dieu nous éclaire' à chacun de nos pas,  
Sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes :  
Une loi sort des choses d'ici-bas,  
Et des hommes ;

Cette loi sainte, il faut s'y conformer,  
Et la voici, toute âme y peut atteindre ;  
Ne rien haïr, mon enfant, tout aimer,  
Ou tout plaindre !

[129]

Ce juge,—ce marchand,—fâché de perdre une heure,  
Jette un regard distrait sur cet homme qui pleure,  
L'envoie au baigne et part pour sa maison des champs.  
Tous s'en vont en disant : " C'est bien ! " bons et méchants ;  
Et rien ne reste là qu'un Christ pensif et pâle,  
Levant les bras au ciel dans le fond de la salle.

[130]

..... la bonté n'étant rien que grandeur,  
Toute méchanceté s'explique en petitesse.

[131]

Je sauverais Judas si j'étais Jésus-Christ :

[132]

On leur tendra les bras de la haute demeure,  
Et Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure,  
Lui dira : " C'est donc toi ! "

.....  
*Les douleurs finiront dans toute l'ombre : un auge*  
Crierà : " Commencement ! "

[133]

Paix à l'ombre ! dormez ! dormez ! dormez !  
Etres, groupes confus lentement transformés !  
Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes ?  
Toits, murs, seuils des maisons, pierres des catacombes,  
Feuilles au fond des bois, plumes au fond des nids,  
Dormez ! dormez, brins d'herbe, et dormez, infinis !

Calmez-vous, forêt, chêne, érable, frêne, yeuse !  
 Silence sur la grande horreur religieuse,  
 Sur l'Océan qui lutte et qui ronge son mors,  
 Et sur l'apaisement insondable des morts !  
 Paix à l'obscurité muette et redoutée !  
 Paix au doute effrayant, à l'immense ombre athée,  
 A toi, nature, cercle et centre, âme et milieu.  
 Fourmillement de tout, solitude de Dieu !  
 O générations aux brumeuses haleines,  
 Reposez-vous ! pas noirs qui marchez dans les plaines !  
 Dormez, vous qui saignez : dormez, vous qui pleurez !  
 Douleurs, douleurs, douleurs, fermez vos yeux sacrés !  
 Tout est religion et rien n'est imposture.  
 Que sur toute existence et toute créature,  
 Vivant du souffle humain ou du souffle animal,  
 Debout au seuil du bien, croulante au bord du mal,  
 Tendre ou farouche, immonde ou splendide, humble ou grande.  
 La vaste paix des cieux de toutes parts descende !  
 Que les enfers dormants rêvent des paradis.

[134]

Quoi ! ce n'est pas réel parce que c'est lointain !  
 . . . . .  
 Nous l'aurons Nous l'avons ! car c'est déjà l'avoir  
 C'est déjà le tenir presque, que de le voir.

[135]

Déjà l'amour, dans l'ère obscure  
 Qui va finir  
 Dessine la vague figure  
 De l'avenir.

[136]

Il marche dans la plaine immense,  
 Va, vient, lance la graine au loin,

Rouvre sa main et recommence ;  
 Et je médite, obscur témoin,  
 Pendant que, déployant ses voiles,  
 L'ombre, où se mêle une rumeur,  
 Semble élargir jusqu'aux étoiles  
 Le geste auguste du semeur.

[137]

Le droit est au-dessus de tout ;  
 . . . . . Tous ne peuvent rien distraire  
 Ni rien aliéner de l'avenir commun. . . . .  
 Le peuple souverain de lui-même, et chacun  
 Son propre roi ! . . . . .  
 . . . . .  
 Quoi ! l'homme que voilà qui passe, aurait mon âme !  
 Honte ! il pourrait demain, par un vote hébété,  
 Prendre, prostituer, vendre ma liberté !  
 Jamais. . . . .  
 . . . . .  
 Qui donc s'est figuré que le premier venu  
 Avait croit sur mon droit ! qu'il fallait que je prisse  
 Sa bassesse pour joug, pour règle son caprice !  
 . . . . .  
 Que je fusse forcé de me faire chaînon  
 Parce qu'il plaît à tous de se changer en chaîne !  
 . . . . .  
 Car la science en l'homme arrive la première,  
 Puis vient la liberté . . . . .

[138]

Mais quoi, reproche-t-on à la mer qui s'écroule  
 L'onde, et ses millions de têtes à la foule ?  
 Que sert de chicaner ses erreurs, son chemin,  
 Ses retours en arrière, à ce nuage humain,  
 A ce grand tourbillon des vivants, incapable,

Hélas ! d'être innocent comme d'être coupable ;  
A quoi bon ? Quoique vague, obscur, sans point d'appui,  
Il est utile ; . . . . .  
. . . . . tout germe et rien ne meurt...  
Dans les chutes du droit rien n'est désespéré

[139]

Personne n'est méchant, et que de mal on fait !

[140]

. . . Sans compter que toutes ces vengeances,  
C'est l'avenir qu'on rend d'avance furieux !  
. . . . .  
Flux, reflux. La souffrance et la haine sont sœurs,  
Les opprimés refont plus tard des oppresseurs.

[141]

Que leur font nos pitiés tardives ? Oh ! quelle ombre !  
Que fûmes-nous pour eux avant cette heure sombre ?  
Avons-nous protégé ces femmes ? Avons-nous  
Pris ces enfants tremblants et nus sur nos genoux ?  
L'un sait-il travailler et l'autre sait-il lire ?  
L'ignorance finit par être le délire ;  
Les avons-nous instruits, aimés, guidés enfin,  
Et n'ont-ils pas eu froid ? et n'ont-ils pas eu faim

[142]

Une minute peut blesser un siècle, hélas !

[143]

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant ;  
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant.

[144]

De quelque mot profond tout homme est le disciple ;

[145]

Chacun d'eux du cerveau garde une région ;  
Pourquoi ? c'est que le mot s'appelle Légion ;  
Nemrod dit : " Guerre ! " alors, du Gange à l'Illissus,  
Le fer luit, le sang coule. " Aimez-vous ! " dit Jésus.  
Et ce mot à jamais brille . . . . .  
Dans les cieus, sur les fleurs, sur l'homme rajeuni,  
Comme le flamboiement d'amour de l'infini !  
. . . . .  
Car le mot, c'est le verbe, et le verbe, c'est Dieu.

[146]

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil ;  
Le vrai par ses lueurs, l'inconnu par ses voiles ;  
Un trait d'or frémissant joint mon cœur au soleil  
Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

[147]

On a dans l'âme une tendresse  
Où tremblent toutes les douleurs.

[148]

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,  
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;  
Ils dorment au fond des tombeaux ;  
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,  
Ont enchanté des yeux sans nombre ;  
Les étoiles brillent toujours  
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,  
Non, non, cela n'est pas possible !  
Ils se sont tournés quelque part

Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants  
Nous quittent, mais au ciel demeurent,  
Ces prunelles ont leurs couchants.  
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,  
Ouverts à quelque immense aurore,  
De l'autre côté des tombeaux  
Les yeux qu'on ferme voient encore.

[149]

De celle qu'on n'aperçoit pas,  
Mais dont la lumière voyage  
Et doit venir jusqu'ici-bas  
Enchanter les yeux d'un autre âge.

Quand luira cette étoile, un jour.  
La plus belle et la plus lointaine,  
Dites-lui qu'elle eut mon amour,  
O derniers de la race humaine.

[150]

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe,  
Le voir passer ;  
Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,  
Le voir glisser ;  
A l'horizon, s'il fume un toit de chaume.  
Le voir fumer ;  
Aux alentours, si quelque fleur embaume,  
S'en embaumer ;  
Si quelque fruit, où les abeilles goûtent,  
Tente, y goûter ;  
Si quelque oiseau, dans les bois qui l'écotent,

— 44 —

Chante, écouter...

Entendre au pied du saule où l'eau murmure  
L'eau murmurer ;  
Ne pas sentir, tant que ce rêve dure,  
Le temps durer ;  
Mais n'apportant de passion profonde  
Qu'à s'adorer,  
Sans nul souci des querelles du monde,  
Les ignorer ;  
Et seuls, heureux devant tout ce qui lasse,  
Sans se lasser,  
Sentir l'amour, devant tout ce qui passe,  
Ne point passer !

[151]

Je vous chéris toujours . . . . .  
. . . . .  
Je viens vous rapporter votre jeunesse blonde.  
Tout l'or de vos cheveux est resté dans mon cœur.  
Et voici vos quinze ans dans la trace profonde  
De mon premier amour patient, et vainqueur !

[152]

La nature nous dit : " Je suis la raison même,  
Et je ferme l'oreille aux souhaits insensés ;  
L'Univers, sachez-le, qu'on l'exècre ou qu'on l'aime,  
Cache un accord profond des Destins balancés.

" Il poursuit une fin que son passé renferme,  
Qui recule toujours sans lui jamais faillir ;  
N'ayant pas d'origine et n'ayant pas de terme,  
Il n'a pas été jeune et ne peut-plus vieillir.

" Il s'accomplit tout seul, artiste, œuvre et modèle ;  
Ni petit, ni mauvais, il n'est ni grand, ni bon.

— 45 —

Car sa taille n'a pas de mesure hors d'elle,  
Et sa nécessité ne comporte aucun don...

"Je n'accepte de toi ni vœux ni sacrifices,  
Homme, n'insulte pas mes lois d'une oraison.  
N'attends de mes décrets ni faveurs, ni caprices.  
Place ta confiance en ma seule raison!"...

Oui, nature, ici-bas mon appui, mon asile,  
C'est ta fixe raison qui met tout en son lieu ;  
J'y crois, et nul croyant plus ferme et plus docile  
Ne s'étendit jamais sous le char de son dieu...

Ignorant tes motifs, nous jugeons par les nôtres :  
Qui nous épargne est juste, et nous nuit, criminel.  
Pour toi qui fais servir chaque être à tous les autres,  
Rien n'est bon, ni mauvais, tout est rationnel...

Ne mesurant jamais sur ma fortune infime  
Ni le bien, ni le mal, dans mon étroit sentier  
J'irai calme, et je voue, atome dans l'abîme,  
Mon humble part de force à ton chef-d'œuvre entier.

[153]

Par-dessus tout la Grèce aimait la vérité !  
Milet, Samos, Elée, habitantes des plages.  
Vos poètes sont purs comme l'onde, et vos sages  
Comme elle sont profonds, et leur témérité  
Ouvrit sur l'inconnu de lumineux passages.  
Dans la grande nature ils entraient éblouis,  
Avec ferveur, sans choix, sans art ; leur premier songe  
Errait émerveillé, comme la main qui plonge  
Dans les trésors confus par l'avare enfouis !  
Qu'est-ce que l'univers ? Il vit : quelle en est l'âme ?  
Quel en est l'élément ? L'eau, le souffle, ou la flamme ?

- 46 -

Thalès y perd ses jours. Héraclite en pâlit,  
Démocrite en riant a broyé la matière ;  
Il livre à deux amours cette immense poussière,  
Et le repos y naît d'un éternel conflit.  
Phérécyde a crié : " Je ne suis pas une ombre,  
" Je sens de l'être en moi pour une éternité."  
Et Pythagore, instruit dans les secrets du nombre,  
Recompose le monde en triplant l'unité,  
Le zodiaque énorme à ses oreilles gronde...

.....  
Ces chercheurs étaient grands : ils se jetaient sans crainte  
Au travers de la nuit sans guide ni sentier ;  
Ignorant la prière, ils usaient de contrainte,  
Et, pressant l'inconnu d'une superbe étreinte,  
Pour penser dignement l'embrassaient tout entier.  
Ils vouaient leur génie à cette œuvre illusoire ;  
Se fiant à lui seul, ils ne pouvaient pas croire  
Qu'ayant l'intelligence ils dussent regarder.

.....  
O grand Zénon, patron de ces héros sans nombre  
Accoudés sur la mort comme on s'assied à l'ombre  
Et n'offrant qu'au devoir leur pudique amitié,  
Tu fus le maître aussi du divin Marc-Aurèle,  
Celui dont la douceur triste et surnaturelle  
Était faite à la fois de force et de pitié !

[154]

Anselme, ta foi tremble et ta raison l'assiste :  
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit :  
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe  
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit.

.....  
Les types éternels des formes éphémères,  
Qu'avait dans l'absolu vus resplendir Platon,

- 47 -

Sont-ils réels ? Un genre, est-ce un être, est-ce un nom ?  
Les genres ne sont-ils que d'antiques chimères ?  
Ou le monde sans eux n'est-il qu'un vain chaos ?  
Ces débats ont de longs et sonores échos !

[155]

Nous savons que le mur de la prison recule ;  
Que le pied peut franchir les colonnes d'Hercule,  
Mais qu'en les franchissant il y revient bientôt ;  
Que la mer s'arrondit sous la course des voiles ;  
Qu'en trouant les enfers on revoit les étoiles ;  
Qu'en l'univers tout tombe, et qu'ainsi rien n'est haut.

Nous savons que la terre est sans piliers ni dôme,  
Que l'infini l'égalé au plus chétif atome ;  
Que l'espace est un vide ouvert de tous côtés,  
Abîme où l'on surgit sans voir par où l'on entre,  
Dont nous fuit la limite et dont nous suit le centre,  
Habitable de tout, sans laideurs ni beautés . . .

.....  
Ils montent, épiant l'échelle où se mesure  
L'audace du voyage au déclin du mercure...

.....  
Mais la terre suffit à soutenir la base  
D'un triangle où l'algèbre a dépassé l'extase...

[156]

Car de sa vie à tous léguer l'œuvre et l'exemple,  
C'est la revivre en eux plus profonde et plus ample,  
C'est durer dans l'espèce en tout temps, en tout lieu.  
C'est finir d'exister dans l'air où l'heure sonne,  
Sous le fantôme étroit qui borne la personne,  
Mais pour commencer d'être à la façon d'un dieu !

*L'éternité du sage est dans les lois qu'il trouve.*

Le délice éternel que le poète éprouve.  
C'est un soir de durée au cœur des amoureux !...

[157]

Emu, je ne sais rien de la cause émouvante.  
C'est moi-même ébloui que j'ai nommé le ciel,  
Et je ne sens pas bien ce que j'ai de réel.  
.....  
J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,  
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes.

Il existe un bleu dont je meurs  
Parce qu'il est dans les prunelles.

[158]

Vous n'avez pas sondé tout l'océan de l'âme,  
O vous qui prétendez en dénombrer les flots...  
Pour dire : " C'en est fait, l'homme nous est connu ;  
Nous savons sa douleur et sa pensée intime,  
Et pour nous, les blasés, tout son être est à nu ?"  
Ah ! ne vous flattez pas, il pourrait vous surprendre...

[159]

Tous les corps offrent des contours.  
Mais d'où vient la forme qui touche ?  
Comment fais-tu les grands amours,  
Petite ligne de la bouche ?...

[160]

Et ce sera la Nuit aveugle, la grande Ombre,  
Informe dans son vide et sa stérilité,  
L'abîme pacifique où gît la vanité  
De ce qui fut le temps et l'espace et le nombre.

[161]

Ce fruit sacré, désir des siècles, vient d'éclorre.  
.....  
Tout est dit, tout est bien. Les siècles fatidiques  
Ont tenu jusqu'au bout leurs promesses antiques.

[162]

Hélas ! rien d'éternel ne fleurit sous les cieus,  
Il n'est rien d'immuable où palpite la vie.  
La douleur fut domptée et non pas assouvie.

[163]

Voilà ce que j'ai vu par delà les années,  
Moi, Skulda, dont la main grave les destinées.  
Et ma parole est vraie ! Et maintenant, ô jours,  
Allez, accomplissez votre rapide cours !  
Dans la joie ou les pleurs, montez, rumeurs suprêmes,  
Rires des dieux heureux, chansons, soupîrs, blasphêmes !  
O souffles de la vie immense, ô bruits sacrés,  
Hâtez-vous : l'heure est proche où vous vous éteindrez !

[164]

Trois spectres familiers hantent mes heures sombres.  
Sans relâche, à jamais, perpétuellement,  
Du rêve de ma vie ils traversent les ombres.

Je les regarde avec angoisse et tremblement.  
Ils se suivent, muets, comme il convient aux âmes,  
Et mon cœur se contracte et saigne en les nommant.

Ces magnétiques yeux, plus aigus que des lames,  
Me blessent fibre à fibre et filtrent dans ma chair,  
La moëlle de mes os gèle à leurs mornes flammes.

Sur ces lèvres sans voix éclate un rire amer,

Ils m'entraînent, parmi la ronce et les décombres,  
Très loin, par un ciel lourd et terne de l'hiver.

Trois spectres familiers hantent mes heures sombres,  
.....  
Les trois spectres sont là qui dardent leurs prunelles  
Je revois le soleil des paradis perdus !  
L'espérance sacrée en chantant bat des ailes.

Et vous, vers qui montaient mes désirs éperdus,  
Chères âmes, parlez, je vous ai tant aimées !  
Ne me rendez-vous plus les biens qui me sont dus ?

Au nom de cet amour dont vous fûtes charmées,  
Laissez comme autrefois rayonner vos beaux yeux,  
Déroutez sur mon cœur vos tresses parfumés !

Mais tandis que la nuit lugubre étreint les cieus,  
Debout, se détachant de ces brumes-mortelles,  
Les voici devant moi, blancs et silencieux.

Les trois spectres sont là qui dardent leurs prunelles.  
.....

[165]

Mourante, échevelée, elle succombe enfin,  
Et dans un cri d'horreur enfante sur la ronce  
Ta victime, Jahvèh ! celui qui fut Qaïn.  
O nuit ! déchirements enflammés de la nue,  
Cèdres déracinés, torrents, souffles hurleurs,  
O lamentations de mon père, ô douleurs,  
O remords, vous avez accueilli ma venue,  
Et ma mère a brûlé ma lèvre de ses pleurs.

Buvant avec son lait la terreur qui l'enivre,

A son côté gisant livide sans abri,  
La foudre a répondu seule à mon premier cri ;  
Celui qui m'engendra m'a reproché de vivre,  
Celle qui m'a conçu ne m'a jamais souri.

[166]

Que ne m'écrasait-il,  
Faible et nu sur le roc, quand je vis la lumière ?

[167]

Emporté sur les eaux de la Nuit primitive,  
Au muet tourbillon d'un vain rêve pareil,  
Ai-je affermi l'abîme, allumé le soleil,  
Et pour penser : Je suis ! pour que la fange vive,  
Ai-je troublé la paix de l'éternel sommeil ?

Ai-je dit à l'argile inerte : Souffre et pleure !  
Auprès de la défense ai-je mis le désir,  
L'ardent attrait d'un bien impossible à saisir,  
Et le songe immortel dans le néant de l'heure ?  
Ai-je dit de vouloir et puni d'obéir ?

[168]

Et les petits enfants des nations vengées,  
Ne sachant plus ton nom, riront dans leurs berceaux !

J'effondrerai des cieux la voûte dérisoire,  
Par delà l'épaisseur de ce sépulcre bas  
Sur qui gronde le bruit sinistre de ton pas,  
Je ferai bouillonner les mondes dans leur gloire ;  
Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas.

Et ce sera mon jour ! Et, d'étoile en étoile,  
Le bienheureux Eden longuement regretté  
Verra renaître Abel sur mon cœur abrité ;

Et toi, mort et cousu sous la funèbre toile,  
Tu t'anéantiras dans ta stérilité

[169]

Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,  
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

[170]

Il cligne ses yeux d'or hébétés de sommeil ;  
Et dans l'illusion de ses forces inertes,  
Faisant mouvoir sa queue et frissonner ses flancs.  
Il rêve qu'au milieu des plantations vertes  
Il enfonce d'un bond ses ongles ruisselants  
Dans la chair des taureaux effarés et beuglants.

[171]

O cœur toujours en proie à la rébellion,  
Qui tournes, haletant, dans la cage du monde,  
Lâche, que ne fais-tu comme a fait ce lion ?

[172]

À peine une échappée, étincelante et bleue,  
Laisse-t-elle entrevoir, en un pan du ciel pur,  
Vers Rodrigue ou Ceylan le vol des paille-en-queue,  
Comme un flocon de neige égaré dans l'azur.

[173]

Pour qui sait pénétrer, Nature, dans tes voies,  
L'illusion t'enserme et ta surface ment :  
Au fond de tes fureurs comme au fond de tes joies,  
Ta force est sans ivresse et sans emportement.

Tel, parmi les sanglots, les rires et les haines,  
Heureux qui porte en soi, d'indifférence emplie,  
Un impassible cœur sourd aux rumeurs humaines,

Un gouffre inviolé de silence et d'oubli !

[174]

La vie a beau frémir autour de ce cœur morne,  
Muet comme un ascète absorbé par son Dieu ;  
Tout roule sans écho dans son ombre sans borne,  
Et rien n'y luit du ciel, hormis un trait de feu.

Mais ce peu de lumière à ce néant fidèle,  
C'est le reflet perdu des espaces meilleurs !  
C'est ton rapide éclair, Espérance éternelle,  
Qui l'éveille en sa tombe et le convie ailleurs.

[175]

Elle était pâle et brune ; elle avait vint-cinq ans ;  
Le sang veinait de bleu ses mains longues et fières ;  
Et, nerveux, les longs cils de ses chastes paupières  
Voilaient ses regards bruns de battements fréquents.

Quand un petit enfant présentait à la ronde  
Son front à nos baisers, oh ! comme lentement,  
Mélancoliquement et douloureusement,  
Ses lèvres s'appuyaient sur cette tête blonde .

Mais, aussitôt après ce trop cruel plaisir,  
Comme elle reprenait son travail au plus vite .  
Et sur ses traits alors quelle rougeur subite  
En songeant au regret qu'on avait pu saisir !...

J'avais bien remarqué que son humble regard  
Tremblait d'être heurté par un regard qui brille,  
Qu'elle n'allait jamais près d'une jeune fille,  
Et ne levait les yeux que devant un vieillard...

[176]

Olivier revoyait les plus minimes choses ;

.....  
...le grand potager derrière la maison  
Où, pour faire la soupe et selon la saison,  
Sa mère allait cueillir les choux-fleurs et l'oseille.

[177]

Et quand mes petits pieds étaient assez solides,  
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides,  
Où, mêlés aux badauds descendus des faubourgs,  
Nous suivions la retraite et les petits tambours.

[178]

Un hamac au jardin, un bateau sur le fleuve.

[179]

Et dans les bois voisins, inondés de rayons,  
Précédés du gros chien, nous promènerions,  
Moi, vêtu de coutil, elle, en toilette blanche,  
Et j'envelopperais sa taille, et sous sa manche  
Ma main caresserait la rondeur de son bras.  
On ferait des bouquets, et, quand nous serions las,  
On rejoindrait, suivis toujours du chien qui jappe,  
La table mise, avec des roses sur la nappe,  
Près du bosquet criblé par le soleil couchant ;  
Et, tout en s'envoyant des baisers en mangeant,  
Tout en s'interrompant pour se dire : Je t'aime !  
On assaisonnerait des fraises à la crème,

Et l'on bavarderait comme des étourdis  
Jusqu'à ce que la nuit descende...

—O Paradis !

[180]

Je sourire survit au bonheur. Qui peut dire  
Cet homme malheureux, puisqu'on le voit sourire ?  
Savons-nous, quand le soir, rêveurs, nous admirons  
Le Zodiaque immense en marche sur nos fronts,  
Combien dans la nature, Isis au triple voile,  
La lumière survit à la mort d'une étoile,  
Et si cet astre d'or, dont le rayonnement  
A travers l'infini nous parvient seulement  
Et décore le ciel des nuits illuminées,  
N'est pas éteint déjà depuis bien des années ?

[181]

Car revoir son pays, c'est revoir sa jeunesse.

[182]

Triste comme un beau jour pour un cœur sans espoir.

[183]

Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ce qu'ils ensevelissent."

[184]

Regardez-les passer, ces couples éphémères !  
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,  
Tous, avant de mêler à jamais leur poussière,  
Font le même serment ;

"Toujours !" un mot hardi que les cieux qui vieillissent  
Avec étanement entendent prononcer,  
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlissent  
Et qui vont se glacer.

[185]

Quand, pressant sur ce cœur qui va bientôt s'éteindre

Un autre objet souffrant, forme vaine ici-bas,  
Il vous semble, mortels, que vous allez étriendre  
L'infini dans vos bras,

Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure  
Déchainés dans vos flancs comme d'ardents essaims,  
Ces transports, c'est déjà l'humanité future  
Qui s'agite en vos seins.

Elle se dissoudra, cette argile légère  
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur ;  
Les vents vont disperser cette noble poussière  
Qui fut jadis un cœur.

[186]

C'est assez d'un tombeau ; je ne veux pas d'un monde  
Se dressant entre nous.

[187]

Quand la mort serait là, quand l'attache invisible  
Soudain se délierait, qui nous retient encor,  
Et quand je sentirais dans une angoisse horrible  
M'échapper mon trésor,

Je ne faiblirais pas ; fort de ma douleur même,  
Tout entier à l'adieu qui va nous séparer,  
J'aurais assez d'amour en cet instant suprême  
Pour ne rien espérer.

[188]

Celui qui pouvait tout a voulu la douleur !

[189]

Las de le trouver sourd, il croira le ciel vide.  
.....

Il ne découvrira dans l'univers sans borne  
Pour tout dieu désormais qu'un couple aveugle et morne :  
La force et le hasard.

[190]

L'image fugitive à peine se dessine ;  
C'est un fantôme, une ombre, et la forme divine,  
En passant devant nous garde son voile au front.

[191]

Se croyant un péché, lui qui n'était qu'un rêve ?

[192]

L'équipage affolé manœuvre en vain dans l'ombre :  
L'Épouvante est à bord, le Désespoir, le Deuil,  
Assise au gouvernail, la Fatalité sombre  
La dirige vers un écueil.

[193]

Moi que sans mon aveu l'aveugle destinée  
Embarqua sur l'étrange et frêle bâtiment,  
Je ne veux pas non plus, muette et résignée,  
Subir mon engloutissement.

[194]

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie,  
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.  
Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,  
Je l'ai jeté, je puis sombrer.

[195]

Ici tes bons gros sous seraient mal dépensés,  
Ici tu trouveras de sévères pensers  
Qui doivent être lus ainsi qu'un théorème.  
L'âpre vin que j'ai fait aux monts d'où je descends

N'est pas pour des palais d'enfants lécheurs de crème,  
Mais veut des estomacs et des cerveaux puissants.

[196]

Tes père et mère...

Voici la chose ! C'est un couple de lourdauds,  
Paysans, ouvriers, au cuir épais, que gerce  
Le noir travail ; ou bien *des gens dans le commerce*,  
Le monsieur à faux-col et la vierge à bandeaux.  
Mais quels qu'ils soient, voici la chose. Les rideaux  
Sont tirés . . . . .  
Et c'est ça que le prêtre a hêni ! Ça, qu'on nomme  
Un saint mystère ! Et c'est de ça que sort un homme !  
Et vous voulez me voir à genoux devant ça !  
Des père et mère, ça ! C'est ça que l'on révère !  
Allons donc ! On est fils du hasard qui lança  
Un spermatozoïde aveugle dans l'ovaire.

[197]

Nature, tu n'es rien qu'un mélange *sans art* :  
Car celui qui te crée a pour nom le *hasard*.  
Lui seul se trouve au fond de l'être et de la chose.  
Ses caprices n'ont point de *but* et point de *cause*.  
. . . . .  
Que m'importent ton ordre apparent et tes *lois*,  
Ces lois que l'on croyait divines autrefois,  
Et qui sont simplement une *habitude* prise ?  
. . . . .  
Les *causes* et les *lois* te tiennent prisonnier,  
Les *causes* et les *lois*, c'est ce qu'il faut nier,  
Si tu ne veux pas croire en Dieu, . . .  
Descends au fond de la négation. Cherche, ose  
Formuler ta pensée et prendre le *hasard*  
Pour unique raison de ce monde *sans art*.

[198]

J'ai fermé la porte au doute,  
Bouché mon cœur et mes yeux.  
Je suis triste et n'y vois goutte.  
Tout est pour le mieux.

A mes désirs de poète  
J'ai dit d'éternels adieux.  
J'ai du ventre et je suis bête.  
Tout est pour le mieux.

J'ai saisi mon dernier rêve,  
Entre mes poings furieux.  
Voilà le pauvre qui crève.  
Tout est pour le mieux.

J'ai coupé l'aile et la patte  
Aux amours. Mes oiseaux bleus  
Sont manchots et cr's-de-jatte.  
Tout est pour le mieux.

Dans le trou, pensée altière,  
Maintenant je suis joyeux.  
Joyeux comme un cimetière.  
Tout est pour le mieux.

Dans le temps et dans l'espace  
Je ne suis, insoucieux.  
Qu'un paquet de chair qui passe.  
Tout est pour le mieux.

Que m'importe le mystère  
De l'être épars dans les cieux ?  
J'ai le cerveau plein de terre.  
Tout est pour le mieux.

[199]

Ingratitude, démon au cœur de marbre.

[200]

Les montagnes regardent vers Marathon,  
Et Marathon regarde vers la mer.

The mountains look on Marathon,  
And Marathon looks on the sea.

[201]

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles ;

[202]

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

[203]

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !  
. . . . .  
Ariane, ma sœur, de quel amour blessée  
Vous mourûtes, aux bords où vous fûtes laissée !

[204]

Our boat is asleep on Serchit's stream.  
Its sails are folded like thoughts in a dream

[205]

Le mur était solide et droit comme un héros.

[206]

Torches, vous jetterez de rouges étincelles,  
Qui tourbillonneront comme un esprit troublé.

[207]

L'océan devant lui se prolongeait, immense

Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

[208]

Voilà le régiment  
De mes hallebardiers qui va superbement.  
Leurs plumets font venir les filles aux fenêtres ;  
Ils marchent droit, tendant la pointe de leurs guêtres ;  
Leur pas est si correct, sans tarder ni courir,  
Qu'on croit voir des ciseaux se fermer et s'ouvrir.

[209]

Ils sont là tous les deux dans une île du Rhône.  
Le fleuve à grand bruit roule une eau rapide et jaune ;  
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau

[210]

Parfois, hors des fourrés, les oreilles ouvertes,  
L'œil au guet, le col droit, et la rosée au flanc,  
Un cabri voyageur, en quelques bonds alertes,  
Vient boire aux cavités pleines de feuilles vertes,  
Les quatre pieds posés sur un caillou tremblant.

[211]

Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle,

[212]

Attendre tous les soirs une robe qui passe,  
Baiser un gant jeté.

[213]

Au sommet de la tour que hantent les corneilles  
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.  
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,  
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

[214]

Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle  
Que l'on croit voir, vêtue en danseuse espagnole,  
Apparaître soudain par le trou vif et clair  
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air...

[215]

Nos pensées  
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,  
Puis retombent soudain.

[216]

Ma maison me regarde et ne me connaît plus.  
.....

[217]

Je me suis envolé dans la grande tristesse  
De la mer.

[218]

Les grands chars *gémissants* qui reviennent le soir  
.....  
Vers quelque source en pleurs qui *sanglote* tout bas  
.....  
Cette longue *chanson* qui tombe des fontaines.  
.....  
Les fleurs chastes, d'où sort une invisible flamme,  
Sont les conseils que Dieu sème sur le chemin,  
C'est l'âme qui les doit cueillir, et non la main.

[219]

O mère, comme je regrette, heure par heure,  
Tout ce lait que vous m'avez donné !  
Vous êtes morte, ensevelie sous terre,

Et vous m'avez laissé au milieu des tourments.

[220]

Quand on est *pègre* (1), on peut passer partout.

[221]

Quand on est *pègre*, on peut se payer tout.

[222]

Adieu tous les beaux rêves :  
Quand on est *pègre*, on doit penser à tout.

[223]

Quand on est *pègre*, il faut s'attendre à tout.

[224]

Ah ! mes amis, à vous gloire éternelle,  
Quand on est *pègre*, le devoir avant tout.

[225]

. . . . . mort à toute la police,  
On les pendra, et ce sera justice,  
Car, pour les *pègres*, la vengeance avant tout.

[226]

. . . . . La vengeance,  
Nous la ferons éternelle, et sur la race inique  
Nous porterons ta colère comme un héritage légué par toi.

[227]

Noël ! Noël !  
Vive Noël !

A nous, saucisse et poularde !  
A nous, liqueur et vin vieux !

Fais la nique à la camarde  
Qui nous montres ses gros yeux.  
Noël ! Noël ! etc.

Un bon buveur, c'est l'usage  
Boit à l'objet qui plait !  
Avec moi, frère, en vrai sage,  
Bois à la mort, c'est plus gai.  
Noël ! Noël ! etc.

Buvons même à la sagesse,  
A la vertu qui soutient ;  
Tu peux, sans crainte d'ivresse.  
Boire à tous les gens de bien,  
Noël ! Noël ! etc.

Un pauvre homme, d'ordinaire,  
Pour mourir a bien du mal.  
Nous, nous avons notre affaire  
Sans passer par l'hôpital.  
Noël ! Noël ! etc.

Sur les biens d'une autre vie,  
Laisse prêcher Massillon ;  
Vive la philosophie Du bon curé de Meudon !  
Noël ! Noël !  
Vive Noël !

[228]

Quand je te vois, quand je t'entends parler,  
Mon sang se glace dans mes veines.  
Mon cœur vent bondir hors de ma poitrine...  
Toute parole d'elle, quand elle ouvre la bouche,  
Attire, lie, frappe, transperce.

[229]

Orages, passions, taisez-vous dans mon âme ;  
Jamais si près de Dieu mon œil n'a pénétré.  
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,  
La vaste mer me parle, et je me sens sacré.

[230]

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,  
Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse,  
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés  
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence,  
Comme le sable morne et l'azur des déserts,  
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,  
Comme les longs réseaux de la houle des mers,  
Elle se développe avec indifférence.  
Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,  
Et dans cette nature étrange et symbolique  
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,  
Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,  
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,  
La froide majesté de la femme stérile.

[231]

A nous qui ciselons les mots comme des coupes  
Et qui faisons des vers émus très froidement,  
Ce qu'il nous faut à nous, c'est, aux lueurs des lampes,  
La science conquise et le sommeil dompté.

[232]

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par delà le soleil, par delà les éthers,  
Par delà les confins des sphères étoilés,  
Mon esprit, tu te meus avec agilité,

Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Envoie-toi bien loin de ces miasmes morbides,  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élançer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les penses, comme des alouettes,  
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,  
Qui plane sur la vie et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes !

[233]

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  
Ce beau matin d'été si doux :  
Au détour d'un sentier une charogne infâme,  
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,  
Brûlante et suant les poisons,  
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  
Son ventre plein d'exhalaisons.

—Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,  
A cette horrible infection,  
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,  
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
Après les derniers sacrements,  
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,  
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  
Qui vous mangera de baisers,  
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
De mes amours décomposés !

[234]

—Hélas ! tout est abîme,—action, désir, rêve,  
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève  
Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

.....  
Sur le fond de mes nuits, Dieu de son doigt savant  
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,  
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où :  
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres...

[235]

Plus encor que la Vie,  
La Mort nous tient souvent par des liens subtils

[236]

Mon cœur, comme un tambour voilé,  
Va battant des marches funèbres.

[237]

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales ;  
Vous hurlez comme l'orgue ; et dans nos cœurs maudits,  
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,  
Répondent les échos de vos *De profundis*.

— 68 —

[238]

Ce mur de caveau qui l'étouffe.

[239]

Il me semble, bercé par ce choc monotone,  
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part...

[240]

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques,  
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant.

[241]

Mon cœur est un palais flétri par la cohue ;  
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux !

[242]

Par toi. ....  
Dans le suaire des nuages  
Je découvre un cadavre cher,  
Et sur les célestes rivages  
Je bâtis de grands sarcophages.

[243]

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,  
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,  
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts

[244]

Ne suis-je pas un faux accord  
Dans la divine symphonie ?

— 69 —

[245]

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille,  
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici.

Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,  
... Vois se pencher les défunes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

[246]

Ses yeux ressemblaient à l'intérieur de la vague ;  
Il ne pesait pas plus qu'un roseau,  
Son doux corps, délicatement mince ;  
Et semblable au bruissement de l'eau,  
Sa voix plaintive.

[247]

Ses grands yeux,  
Qui parfois tournaient, à moitié étourdis, sous  
Ses paupières passionnées, et comme noyés, quand elle parlait,  
Avaient aussi en eux des sources cachées de gaieté,  
Lesquelles, sous les noirs cils, sans cesse  
S'ébranlaient à son rire, comme lorsqu'un oiseau vole bas  
Entre l'eau et les feuilles de saule,  
Et que l'ombre frissonne jusqu'à ce qu'il atteigne la lumière.

[248]

Le perce-neige et puis la violette s'élevèrent du sol  
Mouillé d'une chaude pluie, et leur souffle était mêlé  
A la fraîche odeur de la terre, comme la voix à l'instrument.

Et, semblable à une naïade, le muguet,  
Que la jeunesse rend si beau et sa passion tellement pâle que l'on  
voit la lueur  
De ses clochettes tremblantes à travers leurs tentes d'un vert  
tendre.

[249]

Une Dame, la merveille de son sexe, dont la beauté  
Était rehaussée par un esprit charmant,  
Qui, en se développant, avait formé son maintien et ses  
mouvements  
Comme une fleur marine qui se déroule dans l'Océan,  
Une Dame soignait le jardin de l'aube jusqu'au soir...

[250]

De la douceur ! de la douceur ! De la douceur !

[251]

La lune plaquait ses teintes de zinc  
Par angles obtus ;  
Des bouts de fumée en forme de cinq  
Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus.

Le ciel était gris. La bise pleurait  
Ainsi qu'un basson.  
Au loin un matou frileux et discret  
Miaulait d'étrange et grêle façon.

Moi, j'allais rêvant du divin Platon  
Et de Phidias,  
Et de Salamine et de Marathon,  
Sous l'œil clignotant des bleus becs de gaz.

[252]

De la musique avant toute chose,

Et pour cela préfère l'impair,  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïlles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'indécis au précis se joint...

Car nous voulons la nuance encor,  
Pas la couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor...

[253]

Ah ! puisque tout ton être,  
Musique qui pénètre,  
Nimbe d'anges défunts,  
Tons et parfums,

A sur d'almes cadences  
En ses correspondances  
Induit mon cœur *subtil*,  
Ainsi soit-il !

[254]

En ta dentelle où n'est notoire  
Mon doux évanouissement,  
Taisons pour l'être sans histoire  
Tel vœu de lèvres résumant.

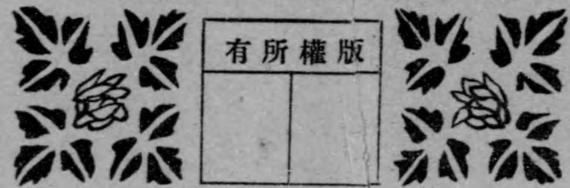
Toute ombre hors d'un territoire  
Se teinte itérativement  
A la lueur exhalatoire  
Des pétales de remuement.

— 72 —

[256]

Les riches plafonds.  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
A l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

— 73 —



版權所有

--	--

發行所

內田老鶴圃

電話 東京一三三三五番  
掛號 東京一三三三六番

東京市日本橋區大傳馬町二丁目

定價  
三圓

大正三年十二月五日印刷  
大正三年十二月八日發行

譯者 大西克禮  
發行兼印刷者 內田淺

東京市日本橋區大傳馬町二丁目

(總印會英秀)

#1105  
2



~~358 70.1~~  
~~2A G 98~~

終